

La République des faux-selves

La parution du dernier livre de Pierre Delion, *La République des faux selves*, est intervenue au moment du déclenchement de la crise dite des « gilets jaunes ». Cette crise s'approfondit et elle n'est pas achevée au moment de rédiger cette recension. Aussi la lecture qu'on en fera sera nécessairement placée sous l'influence de ce contexte agité et passablement inquiétant.

Mais ce n'est pas une mauvaise chose car cette crise, comme souvent, nous permet, au-delà de la perplexité, de l'angoisse mais aussi des aspirations qui se font jour, d'apprécier d'autant plus les réflexions du pédopsychiatre, psychanalyste, auteur de nombreux ouvrages qui militent tous pour une psychiatrie « à visage humain » qu'est Pierre Delion. Depuis l'élection de Trump à la présidence des Etats-Unis jusqu'à l'entrée en fonction de Bolsonaro au Brésil, une chose est devenue patente : la perte de la consistance et de la dignité du Politique. Ce ne sont pas les mots qu'emploie Pierre Delion. Mais ils viennent à l'esprit dès les premières lignes de son ouvrage : « une démocratie menacée de dérégulation » que l'auteur a choisi d'intituler : *la République des faux-selves*. L'expression, on le sait, est de Winnicott et l'objectif comme l'enjeu de cet ouvrage est d'en donner une traduction politique.

Le faux-self, c'est le moi qui troque son authenticité contre l'image qu'il donne à autrui, « quitte à la travestir pour séduire, voire manipuler » (p. 90). Nous sommes saturés d'images, ce qui préoccupe les soignants et les éducateurs, y compris les parents (tous « psychistes ») : exposer les enfants aux écrans est un phénomène inquiétant, comme l'est de plus en plus la ramification narcissique des réseaux sociaux. On y perd, avec l'authenticité, dont on ne sait pas toujours ce qu'elle est (sinon le contre-exemple du faux-self affiché sans pudeur), le goût et le souci de la véracité, le souci de dire vrai et, bientôt le souci du Dire lui-même. Pierre Delion montre bien que nos démocraties hypertrophient le quatrième pouvoir : la médiacratie est la forme visible de la post-démocratie. L'image, construite avec tout le souci narcissique qui l'alimente, occulte la personne. Et ce n'est pas vrai que des hommes et des femmes politiques. Ce phénomène nous menace tous : « les faux-selves ont désormais de beaux jours devant eux. » (p. 51) Ces (beaux) jours sont ceux de l'emprise. Et il me plaît de rappeler, comme le fait l'auteur, que D.W. Winnicott, inventeur du concept de « faux-self », était le contemporain et le compatriote de Georges Orwell. L'authenticité est aussi du côté de la « décence ordinaire » de ce dernier.

Aussi voit-on, au niveau de l'Etat, un rabattement de la Polis (la Cité) sur l'Oikos (la sphère privée, l'économie), de la politique sur l'économie, du gouvernement des hommes sur le management des forces, des informations et des images. Phénomènes que connaissent bien, et d'abord par leurs propres souffrances (Pathei Mathos), ceux qui tiennent, dans le soin, l'éducation, la pédagogie, le travail social, à rétablir le sujet dans l'homme. « Il existe une place pour que le sujet habite l'homme. » Pour Pierre Delion, qui a traversé lui-même cette souffrance dans son travail, tant les phénomènes qu'il dénonce ne l'ont pas épargné, « la démocratie médiatique favorise le spectacle au détriment de la réalité » (Guy Debord était prophétique !). Du coup les acteurs des spectacles deviennent des personnalités en faux-self et dépensent pouvoir, argent et énergie à l'entretien de celle-ci au détriment du « commun ». Pierre Delion est très attentif aux recherches de Pierre Dardot et Christian Laval.

Mais Pierre Delion, rappelons-le, a été formé à et par la psychothérapie institutionnelle qu'il continue à défendre et à illustrer, notamment dans ses livres. Le processus de désinstitutionnalisation de nos vies, dénoncé dès 1995 par Robert Castel pour ce qui concerne le travail, ne fait que s'approfondir et nous plonge désormais dans le malaise d'une démocratie « s'instituant contre elle-même », selon la formule de Marcel Gauchet (citée par Pierre Delion, p.17).

On voit bien dès lors comment la psychiatrie d'aujourd'hui, dans son état d'abandon et d'hyper-normalisation, est un observatoire des tendances lourdes de cette lente érosion du politique, supposé digne et consistant. Partout le modèle de l'entreprise, où l'organisation l'emporte sur l'institution, et du management, impose ses règles, ses normes et ses valeurs. Témoin, cette citation de la sociologue Danièle Linhart : « Il est insupportable pour un médecin de se voir expliquer par un gestionnaire combien de temps doit durer un rendez-vous avec un schizophrène. » (p. 44). « Une psychiatrie sans sujet est une psychiatrie mortifère. », conclut Pierre Delion. Mais c'est pour mieux rappeler le combat de plus d'un demi-siècle qui vit se construire simultanément la psychothérapie institutionnelle et la psychiatrie de secteur. Trois concepts clés, ou « instances », sont à rappeler, comme autant d'acquis à perpétuer et à ré-instituer en permanence :

- L'institution elle-même, conçue non comme établissement institué, mais comme processus dynamique d'invention « souple et plastique ».
- L'idée de Collectif organisé autour de l'accueil du singulier, notamment dans la pratique des « constellations transférentielles ».
- Les réunions de travail, à condition de les détacher soigneusement d'une glaciation hiérarchique autour des statuts.

Un tel projet suppose qu'on s'attache au plus vite à développer et encourager :

- une véritable formation continue (« à perpétuité », dit l'auteur !)
- une réflexion institutionnelle soucieuse du transfert des patients (surtout quand il s'agit de « transferts dissociés » selon le terme inventé par Jean Oury à propos de l'accueil des patients schizophrènes.
- une auto-organisation du dispositif institutionnel de façon à empêcher d'émerger une bureaucratie managériale. Pierre Delion ne s'arc-boute pas sur des acquis, d'ailleurs « déconseillés » par certaines instances, Il nous invite même à nous instruire auprès de nouvelles sources comme, par exemple, la « médecine narrative ». Mais il est fidèle à une idée de l'humanité de la maladie et du soin, qui a été aussi celle de Jean Oury ou a été au cœur du projet de Jacques Schotte de fonder une anthropopsychiatrie, et bien d'autres. On peut en rattacher la philosophie à ces lignes qu'écrivait dans les années soixante un passeur de philosophie et de psychiatrie, Henri Maldiney : « L'homme - l'homme malade comme le soignant - n'est en situation dans la psychiatrie que si la psychiatrie est en situation dans l'homme. Car l'homme est le "là" de toutes ces régions scientifiques, sans lequel elles ne sont qu'espaces inhabités, systèmes et filigranes du vide et de l'absence. » (Henri Maldiney, *Regard, Parole, Espace*, réédition Editions du Cerf, p. 272).